Couverture médiatique
La Marquise d'O

Presse écrite

- Le Souffleur, no 51, février 2019
- ArcInfo - 07.03.2019
- ArcInfo - 09.03.2019
- Scènes Magazine - no 310 - mars 2019
- Atelier Critique - 14-17.03.2019
  http://wp.unil.ch/ateliercritique/2019/03/lelasticite-du-desespoir/
- Bieler Tagblatt - 18.03.2019
- Journal du Jura - 19.03.2019
- 24 heures - 21.03.2019
- Vivre La Ville - 27.11.2019

Radio

- Radio Chablais - «La mise à jour» et «L'after-midi» - 20.03.2019

ARGUMENT

La Marquise d'O...

D'après **Heinrich von Kleist** | Mise en scène **Nathalie Sandoz**

À M..., ville importante de la Haute-Italie, la marquise d'O..., une dame veuve d'excellente réputation, mère de plusieurs enfants parfaitement élevés, fit connaître par la voie de la gazette que, sans s'expliquer comment, elle se trouvait enceinte, que le père devait se présenter pour reconnaître l'enfant qu'elle mettrait au monde et que, pour des considérations de famille, elle était résolue à l'épouser.

© Benjamin Visinand

Marie Fontannaz, dans le rôle de la marquise.

C'est ainsi que Kleist fait débuter l'histoire d'une passion qui bouleverse l'ordre établi d'une famille où la bienséance prime. En parallèle, il y a les traumatismes d'une guerre qui s'accompagne d'un viol, lequel divise une famille.

Ces bouleversements ne peuvent-ils qu'aboutir au rejet, à la fuite, à la violence ou au désespoir ? Ou ouvrent-ils la voie à certains dépassements ? Y a-t-il un rapport entre l'innocence, l'inconscience complète de la marquise durant le viol et sa fidélité à sa famille ? L'inconnu que la marquise est prête à épouser va-t-il s'intégrer avec sa richesse dans la famille du père... ?

ENTRETIEN

Nathalie Sandoz, metteure en scène de *La Marquise d'O...*

par
Caroline Neeser

Quels sont les thèmes qui se dégagent de la nouvelle de Kleist ? Le sens du devoir, le péché, la recherche de la vérité envers et contre tout, l'amour contre les conventions sociales, l'autonomie naissante de la femme ?

Dans cette nouvelle, Kleist aborde en effet tous les thèmes que vous mentionnez. Le conflit entre le devoir et le désir personnel est présent dans toute son œuvre. Kleist étant né dans une famille de militaires, il a vécu ce conflit dans sa propre chair. Il choisit d'abandonner sa carrière militaire à laquelle son entourage le prédestinait pour se consacrer d'abord à des études scientifiques, puis à l'écriture, et tout cela, assez tardivement dans son existence.

Kleist parle également de l'aspiration de l'être humain à se dépasser, de sa relation au divin, si vous voulez bien. A mon sens, Kleist ne nous parle pas ici de péché, mais bien plutôt de dualité, de polarité et surtout de la relativité des choses. Et ce qui est tout à fait intéressant et contemporain, c'est qu'il n'aborde jamais ces thèmes-là sous l'angle de la religion. La recherche de la vérité, grand thème qui m'est très cher, tout comme le positionnement de la femme, sont présents également. Selon moi, Kleist avait une vision très progressiste, ou dans un sens, peu conventionnelle de la femme, et de l'homme aussi, d'ailleurs. Sa sœur, par exemple, voyageait dans toute l'Europe en se faisant passer pour un homme et il était lui-même féminin par bien des aspects. Je crois qu'il se positionnait au-delà des questions d'égalité.

Dans notre spectacle, nous avons choisi de poser la loupe sur deux sujets qui sont importants et récurrents dans l'œuvre de Kleist.
Le premier correspond à la perte de contrôle en lien avec la transformation. Que se passe-t-il quand nous sommes face à ce que nous ne comprenons pas ? Quels comportements adoptons-nous individuellement et collectivement quand nous sommes dans l'incertitude ?
Le deuxième est le processus d'individuation de la marquise d'O. Au moment où son entourage s'abat sur elle avec violence, elle prend soudainement la mesure de sa puissance et s'en sert pour s'affranchir. Mais attention, on est chez Kleist, donc c'est un processus, comme on le verra à la fin, qui n'est peut-être pas absolu, mais plutôt relatif. On pourrait dire aussi que Kleist nous montre que ce processus n'est pas unique dans une existence, mais plutôt cyclique.

En quoi ce texte peut-il correspondre aux préoccupations des spectateurs du XXIe siècle ? L'intrigue n'est-elle pas datée ?

Non l'intrigue n'est pas datée, en tout cas pas aussi longtemps que nous vivrons dans la dualité et la polarité !

Les deux personnages principaux sont manifestement agités par des sentiments aussi violents que complexes. Comment les analysez-vous et les montrerez-vous sur scène ?
Les personnages sont en effet traversés par des émotions très violentes et complexes que Kleist nous oblige à envisager. Vivre n'a certainement pas été chose aisée pour lui et toute son œuvre le reflète au travers des grands bouleversements que subissent tous ses personnages !
Les émotions chez Kleist sont intenses, mais pas psychologiques pour un sou. Elles sont décrites comme étant brutes et entières. Il met ses personnages dans des situations extrêmes, dans lesquelles ils éprouvent, en quelque sorte,

QUAND LES MOTS NOUS MANQUENT POUR EXPRIMER CE QUI NOUS TRAVERSE, LE CORPS SE MET À PARLER DE LUI-MÊME.

l'intensité de l'existence et se laissent traverser par elle comme par une lame.

C'est précisément cette intensité qui m'a conduite à chercher des moyens pour l'exprimer sans tomber dans le pathos ou la banalité. La danse m'a semblé être une excellente option. Quand les mots nous manquent pour exprimer ce qui nous traverse, le corps se met à parler de lui-même. J'ai choisi également de m'entourer d'un chorégraphe, Florian Bilbao, pour m'accompagner dans cette recherche.

Quand j'ai relu le texte, sa forme concise, de même que la rapidité du récit m'ont frappée : il s'agit presque d'un scénario. Un cinéaste au moins a tenté l'adaptation sur grand écran, Eric Rohmer. Avez-vous cherché l'inspiration du côté du cinéma ?

Oui c'est très juste, l'écriture de Kleist en effet ressemble presque à un scénario. Il décrit les choses avec une précision et une économie phénoménales. Mais le cinéma a ses contraintes, et le théâtre permet à mon sens bien plus de liberté et de s'affranchir du réalisme !

Quels moyens mettre en œuvre pour rendre le caractère haletant du texte, qui évoque un peu une enquête policière ?

Quand nous avons réfléchi à l'adaptation avec Stefan Liebermann, nous avons opté pour la fragmentation du récit. A la manière d'un rêve où l'on peut voir un cheval et, l'instant d'après, être assis sur le cheval sans savoir comment on est passé de l'un à l'autre. C'est une manière de se jouer de la temporalité. Cela donne une grande nervosité à notre adaptation et bien plus de possibilités d'expression dans la mise en scène.

© Benjamin Visinand

Moment de répétition en miroir pour *La Marquise d'O...*

METTRE EN SCÈNE C'EST UNE FORME D'ÉCRITURE, MAIS ICI ON ÉCRIT AVEC DES CORPS, DES ESPACES, UNE ÉQUIPE.

Sauf erreur de ma part, vous avez surtout mis en scène des textes qui n'ont pas été écrits pour la scène. Pourquoi ce choix ? A contrario, qu'est-ce qui vous attire dans les pièces de théâtre ?

Je crois que c'est mon amour pour l'écriture qui conduit ces choix. Mettre en scène c'est une forme d'écriture, mais ici on écrit avec des corps, des espaces, une équipe. Quand j'adapte un récit, je peux injecter le geste qui m'intéresse, un geste tout à fait personnel et j'ai les coudées franches pour inventer de nouvelles formes narratives. Quand on met en scène un texte de théâtre, on est plus comme un investigateur à la recherche du geste de l'auteur - chose qui me plaît aussi, bien évidemment, mais la démarche est différente.

Aussi, quand je m'attaque à des récits, je dois trouver des solutions à des éléments apparemment insolubles et je le vis comme quelque chose de très ludique ! Aussi, j'ai besoin d'être totalement éprise d'une histoire pour avoir envie de la raconter et sentir en moi qu'elle a quelque chose qui résonne avec la collectivité. Et c'est arrivé un peu moins souvent avec des pièces de théâtre... jusqu'à aujourd'hui. Demain, tout peut changer ! |

© Benjamin Visinand

Répétition d'une séquence dansée pour *La Marquise d'O...*

LA MARQUISE D'O

La Marquise d'O... ou l'impossibilité d'atteindre la vérité absolue

par
Madeline Ruegg,
enseignante
de littérature

En 1808 Heinrich von Kleist publie pour la première fois *La Marquise d'O...* dans le journal littéraire *Phöbus*. Cette nouvelle raconte l'histoire d'une marquise, veuve, qui se retrouve enceinte et ne sait pas comment cela s'est produit ni qui est le père. Elle décide d'inciter cet homme à se faire connaître par le biais d'une annonce dans un journal afin qu'ils se marient et qu'elle puisse ainsi sauver son honneur et celui de sa famille.

Beaucoup de questions surgissent non seulement des prémisses de cette histoire, mais aussi de la façon dont la marquise et sa famille cherchent à découvrir la vérité sur l'origine de la grossesse de cette jeune veuve et sur la personne du comte F. Bien que la nouvelle se termine en apportant des réponses qui satisfont les personnages, le dénouement n'offre pas au lecteur une conclusion sans équivoque. Kleist explore ainsi la question des limites de l'esprit humain dans sa recherche de connaissance et de vérité.

Comme beaucoup d'écrivains romantiques, Kleist a été marqué par sa lecture de Kant, mais ce qui le distingue d'autres auteurs est le scepticisme extrême qu'il en a retiré. En effet, les écrits de Kleist sont marqués par l'idée que la raison n'est pas suffisante ni pour pallier les limites de nos sens dans notre perception de la réalité, ni pour atteindre la vérité. Pour lui, la vérité n'est que relative et dépend de ce qu'un individu croit ou de ce dont il parvient à se convaincre à un moment donné.

L'histoire de la marquise d'O. est une suite de recherches de vérités. La première apparaît lorsque l'on enquête sur l'identité de ceux qui, pendant la guerre, ont violenté la marquise. Puis, survient le questionnement sur le comte F. qui a sauvé la marquise de ses agresseurs et que l'on a cru mort mais qui revient pour la demander en mariage. La marquise et sa famille s'intéressent non seulement à l'intrigant retour à la vie du comte, mais aussi à son désir soudain d'épouser la marquise. Alors que cette dernière doute des sentiments de son prétendant et cherche à en savoir plus sur sa nature, son caractère et sa moralité, surgit le problème le plus déroutant : la noble dame commence à présenter des signes physiques étranges qui pointent tous en direction d'une grossesse dont elle ignore tout et à laquelle elle ne veut pas croire, même devant l'évidence. Forcée par le corps médical à admettre qu'elle attend un enfant et rejetée par sa famille, la marquise d'O. commence sa quête du père du bébé. Kleist présente ainsi une série de questionnements toujours plus complexes qui démontrent la difficulté d'atteindre une forme de vérité et soulignent la relativité de toute forme de connaissance.

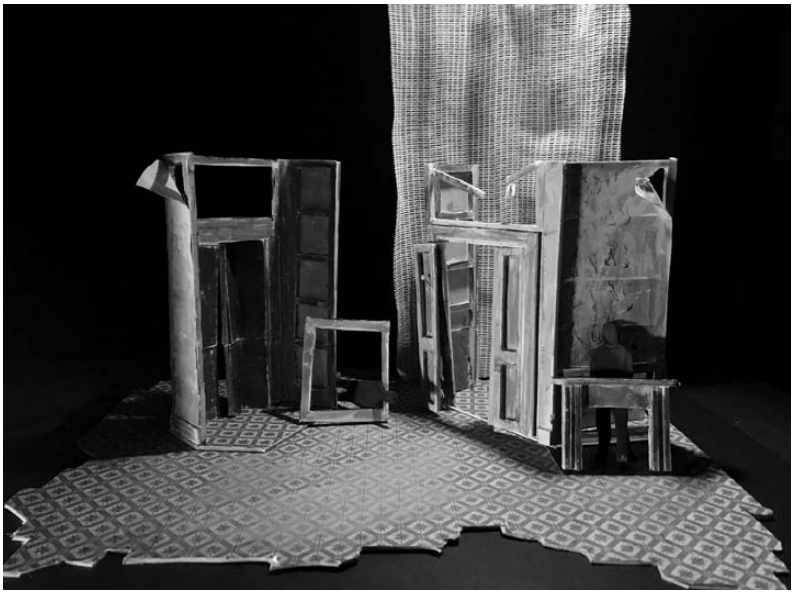
Rapidement, la marquise est convaincue que la seule explication possible à son état est le viol. Or, aucune scène de viol ne figure dans son histoire. L'agression qu'elle a subie aux mains des soldats russes s'apparente à un viol, mais comment l'aurait-t-elle oublié ? Doit-on croire à une amnésie qui serait due au choc de la maltraitance qu'elle a subie ? Ment-elle à tout le monde ? Était-ce vraiment un viol ou le viol

a-t-il eu lieu juste après que le comte F. l'a sauvée, au moment où elle était évanouie et seule avec lui ? L'insistance avec laquelle elle clame son innocence et son ignorance ainsi que les efforts qu'elle déploie pour retrouver le père de son futur enfant poussent à croire qu'elle ne sait effectivement pas de qui il s'agit. Néanmoins, ceci reste une hypothèse fondée sur le comportement et les propos de la marquise – en aucun cas une certitude absolue.

Il n'est pas anodin que la recherche de vérité la plus importante de l'histoire soit une recherche de paternité. En effet, avant que l'ADN ne puisse identifier le père, la paternité a longtemps été un sujet épineux. Alors que l'identité de la mère faisait rarement l'objet d'un questionnement (sauf en cas d'abandon ou d'adoption), l'identité du père reposait sur la confiance que l'on pouvait accorder à la mère, qui, elle seule, savait, avec plus ou moins de certitude, qui était le géniteur de l'enfant.

De la paternité dépendait la légitimité de l'enfant, sa classe sociale et la perpétuation d'une famille à travers le nom. Or, si la mère est incapable d'identifier le père, comme c'est apparemment le cas pour la marquise d'O., la paternité se fondera sur une croyance plus ou moins forte en fonction du crédit que l'on accordera à la parole du père qui se présentera comme tel. La mère elle-même ne peut avoir aucune certitude, elle doit faire confiance aux propos tenus par celui qui dit l'avoir violée. Autrement dit, la marquise d'O. se voit obligée de croire un homme qui a agi avec la plus grande bassesse envers sa personne. Puisque le degré de confiance que l'on porte à une personne dépend en grande partie du comportement que celle-ci a envers autrui, il n'est pas aisé de croire un violeur et encore moins qu'un sauveur – le comte F. – puisse être ce violeur.

Si la marquise finit par accepter – non sans mal – que le comte puisse être le père de son enfant, le lecteur, lui, a de quoi rester sceptique. Rien ne prouve que le comte F. ait violé la jeune dame. Son désir impérieux de l'épouser peut à lui seul justifier le fait qu'il se fasse passer pour son violeur afin de parvenir à son but. Dès le moment où elle se sait enceinte, la marquise d'O. refuse catégoriquement la demande en mariage du comte F., ce qui le pousse à trouver un stratagème pour la convaincre de se marier avec lui. Par ailleurs, durant les retrouvailles entre la marquise et son père, lorsqu'il est finalement convaincu de l'innocence de sa fille, l'attitude bien trop incestueuse de celui-ci brouille également les pistes quant à l'identité du violeur.



© Nathalie Sandoz

Maquette de décor de la scénographe Neda Loncarevic pour *La Marquise d'O...*

La question de la paternité, en raison de l'impossibilité de certitude qui lui est inhérente au XIXe siècle, devient ainsi emblématique de la recherche de la vérité absolue et de son caractère forcément vain pour un esprit aussi sceptique que celui de Heinrich von Kleist. |

IL N'EST PAS ANODIN QUE LA RECHERCHE DE VÉRITÉ LA PLUS IMPORTANTE DE L'HISTOIRE SOIT UNE RECHERCHE DE PATERNITÉ.

SORTIR CULTURE

07/03/19

ARCINFO
www.arcinfo.ch

Toutes en scène demain

LA CHAUX-DE-FONDS Les femmes se donnent en spectacle le 8 mars. Gros plan sur une audacieuse marquise.

PAR **CATHERINE.FAVRE**@ARCINFO.CH

Pari fou, généreux, passionné. La metteure en scène neuchâteloise Nathalie Sandoz s'empare de «La marquise d'O» comme d'un manifeste féministe très actuel.

Sur le plateau, cinq comédiens et deux danseurs portent ce drame. En coulisses, Stefan Liebermann en signe l'adaptation théâtrale et Florian Bilbao, la chorégraphie.

La pièce, inspirée d'une nouvelle de Heinrich von Kleist (1777-1811), montre comment une jeune veuve, enceinte à la suite d'une mystérieuse agression, secoue le joug des conventions sociales. Tout en revendiquant une grossesse surnaturelle, la belle marquise invite par petites annonces le père de son enfant à se faire connaître. Dans l'Italie corsetée du 19e siècle, il fallait oser! Entretien avec Nathalie Sandoz.

Nathalie Sandoz, en quoi «La marquise d'O», écrite par un homme en 1808, est-elle un hymne à la liberté de la femme?

Parce que l'expérience de la vie d'une femme, ses émotions profondes, recèlent quelque chose d'intemporel. Le génie de Kleist est d'avoir su capter en profondeur l'évolution de la marquise, son processus d'individualisation. Il démonte les rouages d'une dynamique familiale, la relation entre une mère et sa fille, entre un père, son épouse, ses enfants. En ce sens, cette histoire nous parle encore.

> **“Pour moi, l'émancipation n'a pas de sexe.”**
> **NATHALIE SANDOZ** METTEURE EN SCÈNE

De-là à faire de cette marquise un symbole de liberté?

Kleist décrit cette famille à l'image d'une société, voire d'une civilisation, où l'individu n'existe pas. La marquise refuse cette non-existence et parvient à s'extraire des tentacules familiaux. Non seulement elle prend son destin en main, non seulement elle invite publiquement le père de son enfant à se faire connaître, mais elle décide d'accepter sa grossesse inexplicable à ses yeux. Ce qu'on appellerait le lâcher prise aujourd'hui. Elle veut se consacrer totalement à l'accueil de son enfant. Il fallait un sacré courage.

Au 19e siècle oui, mais aujourd'hui, les femmes font des bébés toutes seules…

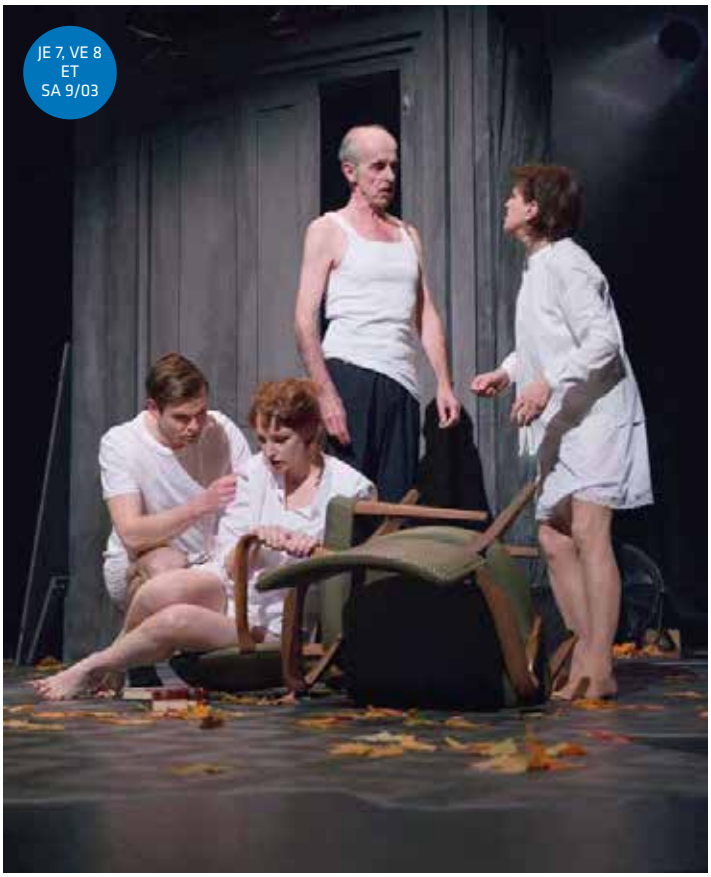
Il n'y a pas si longtemps, en Irlande – pour rester en Europe –, les femmes enceintes sans père étaient exilées au couvent. Nous vivons dans une société où ces questions sont presque devenues taboues, On a établi que l'homme et la femme sont dans un rapport d'égalité, oui, mais jusqu'à un certain point. Dans le contexte privé et professionnel, c'est encore loin d'être le cas.

Féministe, Nathalie Sandoz?

Pour moi, l'émancipation n'a pas de sexe. L'homme a aussi son parcours à effectuer. Simplement, comme je suis une femme, je me suis inspirée d'un personnage de femme. Dans mon travail, il y a toujours une dimension très personnelle. Par bien des côtés, cette histoire raconte mon histoire.

Dans quelle mesure, vous reconnaissez-vous?

Sans être liée à des événements concrets, cette histoire raconte un peu mon parcours intérieur, le processus qui m'a amenée à me prendre en main. Et ça ne s'arrête jamais, nous ne sommes pas libres une fois pour toutes. L'histoire est cyclique. La marquise se laisse à nouveau happer par la toile d'araignée familiale. La réalité est souvent bien plus chaotique que la fiction. Cela aussi, Kleist a réussi a le saisir.



Dans les méandres d'une famille (presque) ordinaire: la marquise (Marie Fontannaz, par terre), entourée de son frère (Stefan Liebermann), du père (Bernard Escalon) et de la mère (Anne-Marie Yerly). BENJAMIN VISINAND

L'HEURE BLEUE

Je 7 mars à 20h15, ve 8 à 20h15 (au chapeau, Fête du théâtre), sa 9 à 18h15. Quinze minutes avant le lever de rideau, introduction au spectacle dans le hall du théâtre. Sa 9 de 11h à 17h, «atelier mise en scène», inscriptions: www.voiestheatrales.ch

Un débat et un film

Table ronde: demain 8 mars à L'Heure bleue, à l'issue du spectacle, le TPR invite des personnalités féminines à débattre, parmi lesquelles Nathalie Sandoz, Monika Maire-Hefti, Diane Esselborn, Claudine Staehli-Wolf. Dans le cadre du 60e anniversaire du droit de vote des femmes neuchâteloises.

Film: en écho au spectacle, le cinéma ABC projette, samedi à 16h et dimanche à 11h, le film de Jessica Hausner, «Mourir d'amour», consacré au suicide de Heinrich von Kleist. Avant de se donner la mort, le poète tourmenté avait convaincu une de ses amies de «se suicider par amour» avec lui.

LA CRITIQUE DE «LA MARQUISE D'O»

Exercice parfaitement réussi pour Nathalie Sandoz

Au début, c'est le chaos. Impuissant, le spectateur du théâtre de L'heure bleue assiste à des exécutions sommaires qui l'interrogent sur le sens de la nouvelle d'Heinrich von Kleist, «La Marquise d'O», écrite en 1808. Le mystère s'éclaircit quelque peu lorsque l'on apprend qu'une enquête est menée sur l'identité de ceux qui, pendant la guerre, ont violenté la marquise. Apparaît le comte F qui lui aurait sauvé la vie et qui est éperdument amoureux d'elle. Le récit se corse lorsque la marquise se retrouve enceinte sans savoir comment cela s'est produit, ni qui est le père. Elle publie une annonce dans le journal pour inciter l'homme à se faire connaître. Nous tairons son nom pour maintenir le suspense.

Une famille bien comme il faut

Cette histoire sème évidemment le trouble dans cette famille bourgeoise bien rangée qui, contre son gré, fait la une de l'actualité. Interpellée par cette (més)aventure un peu folle, Nathalie Sandoz décide de la mettre en scène en adaptant le texte de Kleist au théâtre. L'exercice est parfaitement réussi! Le phénomène le plus marquant dans cette adaptation réside dans le fait que les répliques sont courtes et vont à l'essentiel. C'est cru et clairement dit sans aucune concession. Ce choix oblige à construire le scénario avec d'autres formes d'expression comme la danse avec la collaboration de Florian Bilbao et des musiques très fortes.

L'humour, le rêve et la fantaisie en conclusion

Les mots sont ainsi remplacés par les mouvements quasiment perpétuels de corps qui se mettent à parler d'eux-mêmes pour exprimer des émotions, des sentiments, des rejets, des élans amoureux. Les danseurs habitent la scène tout autant que les comédiens pour donner à l'ensemble une incroyable dimension existentielle. Cette constante recherche de la vérité des personnages voulant savoir à tout prix qui est le père aboutit à des réponses qui les satisfont; les analyses ADN n'existaient pas à cette époque... Pourtant, le dénouement sous la forme d'un happy end n'offre pas une conclusion sans équivoque. Notre cerveau cartésien qui ne laisse pas de place à la fantaisie reste perplexe. C'est cela toute la force de l'esprit ravivé par le biais d'une histoire toujours d'actualité au 21e siècle. Mais les nombreuses touches d'humour qui traversent le spectacle laissent encore une place au rêve. **PIERRE-ALAIN FAVRE**

L'HEURE BLEUE La Chaux-de-Fonds, sa 9 mars à 18h15.

t h é â t r e

théâtre la grange de dorigny

La Marquise d'O

La Marquise d'O, une pièce d'Heinrich von Kleist mise en scène par Nathalie Sandoz est à découvrir au Théâtre La Grange de Dorigny à Lausanne du 14 au 17 mars 2019. Entretien.

« La Marquise d'O » photo Benjamin Visinand

Nathalie Sandoz, pour quelle(s) raison(s) avez-vous choisi de mettre en scène *La Marquise d'O* de Kleist qui date du tout début du XIXème siècle ?

Il y a toujours une dimension très personnelle dans mes choix de textes. Si le hasard existe, alors ma rencontre avec la Marquise d'O de Kleist en est le fruit. J'avais été invitée à en faire la lecture pour un événement à Bienne. Depuis, il ne m'a plus lâchée ; il s'est pour ainsi dire emparé de moi, à mon insu pour citer une des phrases de la marquise. Cette rencontre a fait naître en moi une vraie urgence à raconter cette histoire. En tant qu'artiste et femme, je ressens énormément les pressions de la normalisation, les règles tacites qui nous poussent à être rassurantes dans nos choix et à nous exprimer de manière consensuelle. Le conflit entre la vérité intérieure et la contrainte extérieure, je le vis depuis toujours et avec beaucoup d'intensité, ce qui m'a d'ailleurs poussé à faire du théâtre ma profession. J'y ai trouvé un espace de parole et d'expression qui me manquait dans mon entourage social. Espace qui, soit dit en passant, manque à la marquise qui, elle, naît dans une société qui n'est absolument pas prête à lui donner la possibilité d'exprimer son individualité. Je ressens aujourd'hui la nécessité de raconter, au travers de cette histoire, des bribes de la mienne, et celle de beaucoup d'autres femmes. Puis Kleist, toute son œuvre, a été une vraie révélation pour moi, la *physicalité* de sa parole surtout, la chair et le sang y pulsent de manière unique et puissante. En grand poète qu'il est, il restitue de manière tout à fait saisissante et fine ce qu'est l'expérience de la vie humaine, avec toute les dualités mises à vifs, sa profondeur, sa poésie, sa beauté et son ridicule bien sûr aussi ! Dans La Marquise d'O il met en scène une famille bourgeoise qui est en perte de repères, voit ses croyances bousculées et vit soudainement dans la plus grande incertitude à cause d'une grossesse surnaturelle.

Ce texte fait-il écho pour vous à une situation actuelle de la remise en question de l'ordre établi et de la condition de la femme ?

Oui bien sûr, tout à fait ! Je crois que nous vivons actuellement un grand moment d'incertitude lié notamment à l'environnement. De ce fait-là, la peur et la rigidité nous guettent et tendent leurs pièges. Il est important que nous soyons vigilants à nos réactions. Et de faire des choix constructifs. Mais paradoxalement, ces moments de fragilité portent avec eux la possibilité de grands changements et de transformations, et surtout de remises en question. Maintenant pour ce qui est de la condition de la femme, La Marquise d'O y fait sans aucun doute écho ! Personnellement, je pense qu'on peut aujourd'hui y voir le reflet de sociétés coercitives dans lesquelles vivent encore beaucoup de femmes de par le monde, ou encore, une loupe sur les conflits que beaucoup de femmes vivent à l'intérieur d'elles-mêmes en occident, comme des douleurs sourdes et peut-être plus cachées aussi. Ceci étant dit, je pense que beaucoup d'hommes aujourd'hui et par le passé, peuvent également s'y reconnaître car, c'est la force de Kleist, il s'intéresse à l'individu, plus qu'à la femme en particulier.

La Marquise est une femme qui se révèle forte et qui refuse la soumission. Elle prend son destin en main. Y voyez-vous un message à transmettre plus de deux cents ans après l'écriture du texte ?

Oui absolument ! La marquise est une vraie révolutionnaire. A mon sens, l'ordre établi doit être continuellement questionné ! Et l'art est notamment un lieu privilégié pour ça. En tant qu'artiste, je parlerais même presque de responsabilité. Oui bien sûr que les choses ont changé mais peut-être pas tant que ça, quand on va sonder un peu dans la profondeur des âmes…

Comment avez-vous abordé le travail de mise en scène d'un tel texte ?

Pour commencer, je me suis entourée de Stefan Liebermann qui a réalisé l'adaptation du récit. Nous avons collaboré étroitement pour conceptualiser cette adaptation et utiliser la fragmentation comme moteur de narration. Ensuite, le texte a suscité en moi le désir de m'entourer d'un chorégraphe et d'ajouter deux danseurs à notre histoire car on est ici toujours à la limite de l'indicible. Et il m'a semblé intéressant de laisser le mouvement venir raconter ce que les corps expriment là où les mots ne suffisent plus.

Cette histoire est aussi celle d'une passion qui renverse tout sur son passage...

L'amour est profondément, et depuis la nuit des temps, subversif ! Il est un des grands moteurs qui nous pousse, parfois nous force, à rompre avec notre entourage et à nous risquer à aller vers l'inconnu, vers ce qui ne nous est pas familier. Bref, il nous permet d'aller à la rencontre de nous-mêmes !

Propos recueillis par Nancy Bruchez

La Grange proposera, également en mars, deux autres spectacles remarquables : *Prométhée enchaîné* et *Manque*.

Du 5 au 10 mars, *Prométhée enchaîné*, une pièce d'après Heiner Müller, mise en scène par Vincent Bonillo, revisite le mythe de Prométhée et le déchaîne. Prométhée qui a volé le feu aux dieux a toujours suscité des débats Est-il un bienfaiteur pour l'humanité ou a-t-il précipité les hommes dans la modernité et l'usage excessif des technologies ? Faut-il dès lors ré-enchaîner Prométhée? Vincent Bonilio et sa troupe proposent une réponse performative et engagée.

Le 30 mars, *Manque*, une pièce de Sarah Kane, mise en scène par Geneviève Guhl est à voir absolument. On ne présente plus Sarah Kane qui inspire tant les metteurs en scène actuels. A raison. Une écriture dense, poétique, drôle, cruc, simplement juste. Manque est l'une des cinq pièces laissées par la dramaturge anglaise qui s'est suicidée en 1999 à l'âge de 28 ans. Quatre voix se déversent dans un souffle choral de désirs, d'urgence de dire. Geneviève Guhl propose une expérience singulière, celle d'une performance de sept heures d'improvisations encadrée par le déroulement continu du texte en boucle. Et qui se termine par le spectacle, mise en scène du texte. Le public est convié à déambuler dans un espace dramaturgique lui permettant tantôt de regarder, tantôt d'écouter. Il devient spectateur et figurant à la fois, sans pour autant qu'il lui soit demandé une participation concrète. Une expérience artistique à ne pas… manquer.

N.B.

L'élasticité du désespoir

Par Brice Torriani

La marquise d'O / Texte de Heinrich von Kleist / Mise en scène de Nathalie Sandoz / La Grange de Dorigny / du 14 au 17 mars 2019

Après s'être produite au Théâtre Populaire Romand – coproducteur du spectacle – La Cie de Facto porte à la scène l'un des plus grands succès d'Heinrich von Kleist dans l'envoûtante salle de Dorigny. Dans l'exercice périlleux de traduire l'univers de l'un des plus fascinants dramaturges du romantisme allemand, Nathalie Sandoz maintient avec habileté un cap qui en aurait fait chavirer plus d'un : celui de faire naviguer la pièce entre tragédie et comédie, tout en évitant les écueils du pathétique et du grotesque. Une maîtrise de l'ambivalence, une danse élastique où l'horreur et le désespoir se diluent dans un humour subtil et une virevoltante sensualité.

Un capharnaüm de métal ; de solides blocs érigés ça et là sur scène, massifs ; et des corps sans vie qui s'éveillent en soubresauts. La scène introductive donne le tournis. On ne sait où diriger le regard. Des projections de textes masquent les comédiens qui se débattent pour exister dans ce décor oppressant. Dans une pénombre glaçante, ils semblent fondre, flasques et pétrifiés comme dans un tableau de Dürrenmatt. L'ambiance est épileptique. En un éclair, le spectacle retourne nos esprits en nous livrant les clés de l'intrigue par une chorégraphie explosive. Le reste ne sera que résolution. Une magistrale et angoissante résolution.

L'histoire gravite autour de Giulietta, femme de caractère, prisonnière des conventions, de la bienséance, perdue dans un mystère insoluble. Une géante d'argile au milieu de poupées de cire. Elle s'émancipe, se renforce, se libère, du moins en apparence. Kleist dépeint un *Bildungsroman* qui se dégonfle. Si l'on croit en premier lieu à l'émancipation de l'héroïne, force est de constater que ce n'est qu'une impression de façade. Le dit s'oppose au montré. La révélation finale, bien qu'horrifique s'énonce avec le sourire, un sourire pétrifié qui change la photo de mariage de la marquise, en une fresque déchirée par des problèmes qui sont tus. La virtuosité du travail présenté réside dans la construction de cet écran de fumée, dans la cynique ambivalence entre le ton, léger et positiviste, et une intrigue de fond grave et lugubre.

La marquise d'O est une tragédie dont on rit, sans se moquer. On se laisse prendre à l'apparente légèreté des personnages, dont les comédiens dévoilent la façade et l'envers. Ils attendrissent dans la pitié, se montrent ridicules dans le tragique. Tout comme dans *la Famille Schroffenstein*, autre œuvre de Kleist présentée récemment sur les scènes romandes, la tragédie tourne à la farce. Et si grotesques que soient les mécanismes utilisés – grimaces clownesques, poursuites insensées, portes qui claquent – la subtilité de leur incorporation dans la pièce les rend plus qu'efficaces : ils provoquent dans la salle un rire généreux, bien que dans un second temps embarrassé.

Car si le comique occulte l'horreur que nous dévoile le texte, celle-ci demeure bien présente. L'abandon, le viol, l'inceste, tout est dit, tout est joué, tout est dansé. Seuls les personnages semblent aveugles face aux réponses qu'ils recherchent désespérément. Ils évoluent dans une tempête intérieure, mise en relief par la bande sonore en un souffle humain, oppressant. Elle est une respiration muselée par la paralysie, le doute et la peur. Mais à la manière de l'auteur qui refuse de sombrer dans une tragédie pesante, la pièce navigue entre gravité des faits et tentative de résolution. Et cet équilibre instable et vertigineux est orchestré par la danse.

En effet, la danse est peut-être l'art le plus à l'honneur dans cette pièce. Magnifiquement chorégraphié par Florian Bilbao, le couple Paula Alonso Gómez et Paul Girard, tantôt dans le rôle d'enfants, de domestiques ou de narrateurs fantômes, apporte une touche de légèreté, de sensualité, de passion, d'humour et d'innocence à ce pessimiste tableau. Les danseurs glissent dans une suavité déconcertante entre les décors, s'y cachent, s'y fondent. On ne peut leur reprocher que d'éclipser la pièce en distrayant à peine plus que nécessaire le public enthousiasmé par leur énergie et leur grâce. Ils illustrent cette esthétique ambivalente que dévoilent le texte et le jeu, tantôt ridicule et pathétique, tantôt poétique et enfantine.

La marquise d'O est une prouesse d'agilité entre tragédie et comédie. La pièce funambule arpente le fil élastique qui sépare le sérieux du grotesque, penchant tantôt d'un côté tantôt de l'autre sans jamais perdre pied. Elle est une suite de lumineux tableaux de la tristesse et du désespoir, dont on ressort avec un sourire béat, qui s'estompe en se remémorant l'intrigue. Et l'on se sent alors habilement berné par la poésie désespérante du texte, son interprétation millimétrée, sa mise en scène fluide et sa chorégraphie enchanteresse.

Eine rätselhafte Schwangerschaft löst Chaos aus

Biel Nebia zeigt morgen eine neue Westschweizer Produktion, basierend auf Heinrich von Kleists Novelle aus dem Jahr 1808. Für das deutschsprachige Publikum gibt des deutsche Übertitel.

«La Marquise d'O...» ist eine Witwe von vortrefflichem Ruf, die ohne ihr Wissen in andere Umstände gekommen ist, fordert in einer Zeitungsanzeige den Vater auf, sich zu melden. Eine ebenso rätselhafte wie skandalöse Schwangerschaft spaltet eine scheinbar ruhige Gemeinschaft. Die Welt der achtbaren Marquise bekommt Risse. Misstrauen und Entrüstung machen sich in ihrer Familie breit, bevor Gewalt und Verzweiflung die Oberhand gewinnen. Die zu Beginn des 19. Jahrhunderts verfasste Erzählung bietet tiefe Einblicke in die menschliche Seele, ihre Abgründe und Konflikte, zeigt aber auch ihr Streben nach dem Absoluten und ihr Bemühen, über sich selbst hinaus zu wachsen. *mt/zvg*

Info: Morgen, 19. März, 20 Uhr, Nebia, Thomas Wyttenbachstrasse 4, Biel, 20 Uhr. VVK unter www.nebia.ch.

Immaculée conception?

BIENNE Nebia présente ce soir la pièce «La Marquise d'O.»

Veuve d'excellente réputation, la Marquise d'O…, mystérieusement tombée enceinte, publie une annonce dans le journal, invitant le père à se faire connaître. La Cie De Facto présente ce soir à Bienne «La Marquise d'O.». Dans cette pièce de Kleist, la metteure en scène Nathalie Sandoz fait la part belle à la musique et à la danse pour évoquer les tremblements de l'ordre établi.

Une grossesse aussi énigmatique que scandaleuse divise une communauté en apparence bien tranquille. L'univers de la respectable Marquise d'O … se craquelle. La méfiance et l'indignation s'emparent de sa famille avant de laisser place à la violence et au désespoir. Sans repère, chacun se verra poussé dans des retranchements où raison et logique volent en éclats.

Cette pièce écrite au début du 19e siècle offre un formidable laboratoire d'observation de l'âme humaine, de ses failles et de ses conflits, mais aussi de son désir d'absolu et de ses aspirations au dépassement. Ce récit où le scandale est toujours sur le point d'éclater se lit comme un thriller psychologique qui tient en haleine jusqu'au dénouement et à la désignation du coupable. **C-MAS**

«La Marquise d'O.», ce soir à 20h à Nebia. www.nebia.ch

La pièce de Kleist bouleverse l'ordre établi. BENJAMIN VISINAND

La marquise d'O…, immaculée conception

Scène

L'Oriental-Vevey accueille la nouvelle création de la Cie De Facto

Sur scène – à M…, ville importante de Haute-Italie –, il y a la comédienne Marie Fontannaz, qui campe la marquise d'O…, dame d'excellente réputation, veuve et mère de plusieurs enfants. À ses côtés, Attilio Sandro Palese joue le comte F… Au cœur de l'intrigue emmenée par des dialogues percutants mais aussi de la danse et de la musique, une famille bourgeoise secouée par une grossesse surprise, des exactions commises par des soldats durant la guerre et une passion fulgurante. Tout démarre avec un encart dans la presse, dans lequel la dame annonce qu'elle est, sans savoir comment, dans l'attente d'un heureux événement et que le père de l'enfant qu'elle mettra au monde devait se faire connaître. Pour des considérations d'ordre familial, la marquise est décidée à l'épouser. Après «Trois hommes dans un bateau sans oublier le chien» et «Le moche», la Cie De Facto – emmenée par la metteuse en scène Nathalie Sandoz – adapte la nouvelle signée par Heinrich von Kleist au tournant du XVIII e siècle. Un texte qui n'a rien perdu de son actualité, passé par la Grange de Dorigny, il y a une semaine, et à l'affiche de l'Oriental-Vevey, dès jeudi soir.

Durant plus de nonante minutes, les questions se bousculent: comment une femme peut-elle en arriver à publier une demande pareille? Dans quel contexte une chose aussi insensée est-elle possible? «Kleist est un maître disséqueur qui ouvre devant nous un formidable laboratoire d'observation de l'âme humaine, de ses failles et de ses conflits, mais aussi de son désir d'absolu et de ses aspirations au dépassement, observe Nathalie Sandoz. Ce récit où le scandale est toujours sur le point d'éclater se lit comme un thriller psychologique qui nous tient en haleine jusqu'au dénouement et à la désignation du coupable.» À voir jusqu'à dimanche.

G.CO.

Vevey, Théâtre de l'Oriental
Je 22 mars et ve 22 (20 h), sa 23 (19 h) et di 27 (17 h 30).
Rés.: 021 925 35 90
www.orientalvevey.ch

Chronique culturelle

Divine marquise

Etre enceinte sans savoir de qui passe mal dans l'aristocratie de la fin du 18e. Et publier une annonce pour inviter le père à se faire connaître encore plus ! C'est pourtant ce qu'entreprend la marquise d'O, héroïne du roman éponyme de Kleist publié en 1808. Qui donc est ce père inconnu ? Il semble qu'il s'agisse d'un officier qui, lors de la mise à sac de la ville, a sauvé la marquise de reîtres qui s'apprêtaient à la violer... avant d'en abuser lui-même par amour, alors que la jeune veuve avait perdu conscience devant la violence de ses émotions. Ce sont ces sentiments trop forts pour être vécus consciemment que Nathalie Sandoz tente de représenter (par la danse surtout) à travers une gestuelle hors de tout contrôle qui s'effectue au ralenti sur des musiques électroniques. Le passage du conscient à l'inconscient (et inversement) se fait aussi par aspiration à travers une porte symbolique. Entrées et sorties des comédiens jouent d'ailleurs un rôle capital dans cette mise en scène de la directrice de la Cie De Facto qui, en réussissant à créer ce sentiment d'étrange étrangeté, signe là un joli travail.

Patrice Neuenschwander